

Staszak, Jean-François (1995) *La géographie d'avant la géographie. Le climat chez Aristote et Hippocrate*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographies en liberté »), 252 p. (ISBN2-7384-3160-7).

Jean Bergevin

Volume 40, Number 111, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022602ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022602ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergevin, J. (1996). Review of [Staszak, Jean-François (1995) *La géographie d'avant la géographie. Le climat chez Aristote et Hippocrate*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographies en liberté »), 252 p. (ISBN2-7384-3160-7).] *Cahiers de géographie du Québec*, 40(111), 473–475. <https://doi.org/10.7202/022602ar>

Voilà un petit livre intelligent et efficace qui, en 130 pages, fait le bilan des transformations de l'économie et de la société françaises et des défis qu'elles lancent à l'aménagement du territoire. Les analyses pénétrantes de l'auteur sont accompagnées d'une information convaincante et de cartes évocatrices, dont malheureusement la qualité d'impression laisse beaucoup à désirer. On peut regretter par ailleurs qu'on choisisse de rester en dehors de l'actualité; le livre est paru en 1995 et on attendait une analyse des mesures et des orientations de la loi d'aménagement du territoire déposée en 1994. La conclusion se veut plus globale: la construction européenne implique une redéfinition du gabarit des régions; l'ampleur des problèmes exige une reformulation du rôle des pouvoirs publics. Mais ces ambitions requièrent des moyens que la conjoncture économique ne promet guère.

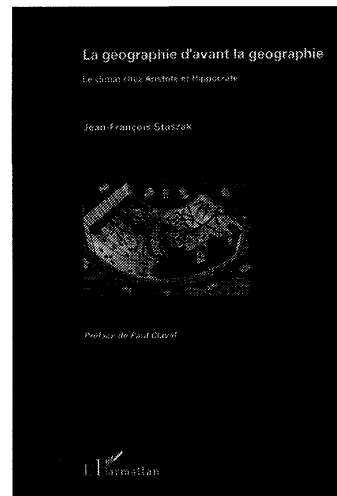
Claude Manzagol
Département de géographie
Université de Montréal

STASZAK, Jean-François (1995) *La géographie d'avant la géographie. Le climat chez Aristote et Hippocrate*. Paris, L'Harmattan (Coll. «Géographes en liberté»), 252 p. (ISBN 2-7384-3160-7)

La collection «Géographes en liberté», dirigée par Georges Benko chez l'Harmattan, regroupe des ouvrages intéressant l'évolution de la géographie et ses dimensions théorique et méthodologique. Cette étude approfondie du «climat» chez Aristote et Hippocrate se veut une contribution à la compréhension de la naissance et du statut épistémologique de la géographie, selon une perspective internaliste. Ce faisant, l'auteur exploite un aspect de sa thèse de doctorat en géographie, soutenue en 1993.

Dans son enthousiasme de préfacer, Paul Claval écrit que Staszak «construit son livre comme un roman policier» (p. 7). Notre lecture nous a plutôt fait découvrir un texte d'une grande érudition qui nous a appris beaucoup sur la pensée des deux auteurs analysés et la situation de leur œuvre à l'égard des connaissances géographiques.

Le livre se divise en deux parties. Dans la première, l'auteur explique en quatre chapitres «pourquoi Aristote n'est pas géographe». Les trois premiers chapitres de la seconde partie exposent, à partir du traité *Des airs, des eaux et des lieux*, la «mésologie» (discours sur le milieu) d'Hippocrate et son déterminisme dit «limité». Le chapitre 7, intitulé «Un médecin-géographe», donne lieu, entre autres, à une



reconstruction du monde d'Hippocrate, un peu comme l'ont fait François Hartog pour Hérodote et Germain Aujac pour Strabon. Le livre se termine par un chapitre dans lequel Staszak traite de la médecine hippocratique et de la physique aristotélicienne dans la perspective du discours géographique, en discutant des conditions de son émergence dans l'œuvre d'Hippocrate et de sa disparition volontaire dans celui d'Aristote.

D'une manière générale, Jean-François Staszak s'attache à expliquer qu'en raison de sa conception même de la science, Aristote s'intéresse peu à la différenciation spatiale et donc à la géographie. En se concentrant sur les «météores» — les phénomènes se produisant dans l'atmosphère — le Stagirite ne pense pas le climat. De plus, Aristote aborde les météores dans une perspective strictement théorique, sauf dans quelques passages mineurs de son œuvre.

Selon Staszak, la philosophie naturelle aristotélicienne n'a pas permis l'émergence d'un discours géographique, en raison surtout d'un manque d'observations empiriques guidées par un regard partant des êtres humains singuliers pour considérer ce qui les entoure. Pourtant, l'encyclopédisme du Lycée n'ignorait pas la démarche d'Hippocrate qui, en se concentrant sur l'Homme, avait permis d'ériger un véritable *système* liant l'«espace» (axes Est/Ouest et Nord-Sud), le «milieu» (sols, relief, eaux, vents, coutumes et vicissitudes) et le «corps» (tempérament et maladie).

À la différence de la démarche d'Aristote, basée sur une conception nomothétique, l'approche d'Hippocrate est à la fois nomothétique (les lois régissant le système espace-milieu-corps) et idiographique (la singularité des individus, des localités et des régions). Cette coexistence de l'Universel et du particulier aurait favorisé l'expression d'un discours sur la différenciation spatiale. «La méthode hippocratique, de par sa nature systémique, s'inscrit en faux par rapport aux deux caractéristiques de l'épistémologie aristotélicienne qui mettent à mal la géographie: le compartimentage disciplinaire lié à la classification des sciences, l'impératif nomothétique qui exclut la singularité du champ de la science» (p. 228).

Le bilan que dresse Staszak de son analyse le conduit, d'une part, à donner à Aristote une responsabilité dans l'impasse dans laquelle l'auteur voit actuellement la géographie et, d'autre part, à désigner la perspective hippocratique comme une avenue dont devrait profiter la discipline, en particulier pour une autre solution à la question de l'unité de la géographie par le «recentrage» sur le milieu.

L'auteur a sans doute raison de croire qu'il peut être profitable de retourner aux Anciens pour renouveler la géographie, d'autant plus qu'il est toujours possible à un exégète créatif d'extraire des œuvres de toutes les époques et horizons des passages élargissant sans cesse les origines de la discipline et donc d'identifier des «géographes» qui s'ignoraient eux-mêmes. Nous sommes redevables au professeur Claude Raffestin de nous avoir mis en garde contre un usage abusif de la notion de précurseur. À cet égard, le choix du titre paradoxal *La géographie d'avant la géographie* traduit bien la difficulté de saisir une géographie en devenir et d'interpréter avec un outillage conceptuel actuel des réflexions qui remontent à plus de deux millénaires. Cela dit, il demeure que l'ouvrage de Jean-François Staszak vient enrichir de brillante façon la compréhension du climat chez Aristote et Hippocrate,

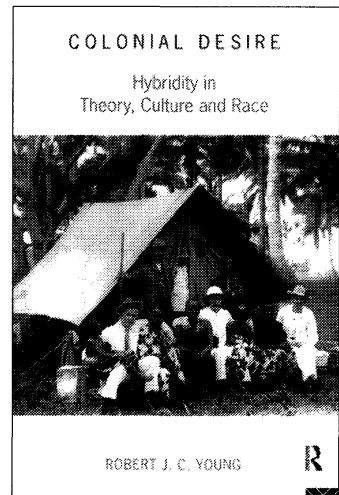
un thème qui, de Empédocle à Ellsworth Huntington en passant par Albert le Grand et Jean Bodin, a alimenté continuellement la réflexion intéressant les connaissances géographiques.

Jean Bergevin

Concertation Tourisme Hochelaga-Maisonneuve
Montréal

YOUNG, Robert J.C. (1995) *Colonial desire. Hybridity in theory, culture and race*. New York, Routledge, 236 p. (ISBN 0-415-05373-0)

Sex, desire, imperial preference and commercial ventures. It was a steamy, rapacious and volatile mix, cloaked in justificatory ideology, the latter founded upon a seeming excess of Victorian self-confidence and an unflagging determination among colonisers to bring civilisation to subordinate races — and wealth and prestige to the mother country. Yet, as Young shows us, the projects of empire brought with them a response from subject peoples which subtly altered the imperial design and tinged the attitudes and actions of those starting out as zealous cogs in the machinery of conquest. The imperial blueprint became hybridised, with a yearning for otherness. These are Young's two themes.



For the more sceptical among us, narratives that expose colonial pretensions are especially satisfying when the claims of 'the white man's burden' or the sham of scientific objectivity are revealed as an underlying racism, self-interest and mixing of economic avarice with sexual desire: that which Young describes as "the corrupt conjunction of such hybridized sexual and economic discourses" fuelling the cultural construction of race (p. 158). The Kiplingesque characters civilising 'the dark continent' or the exotic Far East were less diligent bearers of light and wisdom than we had been taught. We have been aware of that for some time, thanks to the colonial discourse studies of Said, Bhabha and others.

But it is always salutary to be reminded of the complicity between the colonial enterprise and the purveyors of literary and academic knowledge, the latter colluding in imperialism's expansion (our own geography acted as the 'handmaid of empire'). This book deepens our knowledge of the ideological support system behind imperial exploitation and provides lessons in our own age of inequality. If we condemn racist ideologies, let us remember the views of Arnold, Renan, Gobineau or Burton — or the murderous actions of U.S. General Jacob Smith in the